

Les Poilus et les Boches

Si, quittant ce côté-ci de la bataille, nous passons dans l'autre camp, nous avons l'impression d'une remontée de l'enfer vers les régions sereines où l'on se retrouve à l'air libre et dans la lumière face à face avec la vie.

Certes, ce n'est point encore le rire et la joie. La mort, ici également, fait son œuvre; mais ce n'est point une œuvre stérile; œuvre de vaillance héroïque et de sublime sacrifice, elle sauve la patrie et la pare aux yeux de l'univers d'une gloire nouvelle.

C'est pourquoi, de cette œuvre, va-t-on facilement oublier le côté sanglant pour ne voir que le rayonnement. Nous sommes à présent au pays de l'admiration et de l'enthousiasme.

En regard des hordes allemandes vouées au massacre, que voyons-nous? Le Poilu. Le Poilu de Verdun!

Il est si grand qu'à lui seul, il accapare toute la scène; il n'y a que lui qui compte; à lui seul, il incarne toute l'œuvre héroïque de la défense; il est l'armée, il est le peuple, il est le bras qui frappe, il est l'âme vaillante et splendide de la race, il est toute la France victorieuse!

Sans doute, on avait déjà chanté par la plume, par le crayon, par le pinceau, le Poilu de la Marne; mais deux ans de guerre, d'efforts, de sacrifices surhumains ont amené son complet épanouissement; il est dans toute la plénitude de sa personnalité morale et physique. Il est dans toute sa mâle et rude beauté de soldat.

Sa physionomie énergique, patinée par les souffrances et les fatigues, mûrie par la tension continue de la volonté, resplendit de courage viril, de force et de confiance; expression d'audace tranquille et sûre d'elle-même, de fierté intelligente consciente de son rôle, sans illusion sur la tâche qui l'attend, mais certain d'être à la hauteur. Il sait que toute la France palpète d'espoir derrière lui et il sait que le monde le regarde; la première de ces pensées a forgé son âme, la seconde a créé son attitude.

Oh! qu'il y a loin du beau poilu de Verdun, type immortel de la bravoure française, plus grand peut-être que tous ses devanciers, au petit soldat débile, à l'âme gangrénée, aux nerfs de neurasthénique, au corps et au cœur rongés par toutes les tares de la décadence, que l'Allemande orgueilleuse et aveugle croyait trouver devant elle.

« O France, qui donc oserait encore parler de ta décadence »? s'écrieront les spectateurs revenus de leur erreur par la voix et le crayon d'un neutre, le vieux maître hollandais J. Braakensick, qui, dans une magistrale composition à l'allure classique, nous montre une République française repoussant de ses deux bras vigoureux l'aigle rapace de l'Empire de proie.

Inoubliables sont ces têtes de Poilus, ces types si représentatifs du combattant de la grande guerre signés de nos meilleurs artistes: Naudin, Steimlen, Lucien Jonas avec ses physionomies si personnelles, ses attitudes d'un réalisme saisissant, Abel Faivre avec son Poilu qui marche à la victoire sur les affiches de l'Emprunt, Charles Toché et son Poilu à la bouffande, Forain, Léandre Willette et tant d'autres.

En outre, d'aussi admirables portraits de Poilus sont sortis de crayons étrangers, alliés ou neutres, tels, pour n'en citer que quelques-uns, le *Poilu de Verdun*, de Raemackers, d'une si calme assurance, le Poilu de Verdun

vu par nos amis d'Italie, qui garde, avant tout... le sourire, et celui, splendide entre tous, dessiné à la gloire de la France et signé Bernard Partridge, un des maîtres crayons du *Punch*; citons encore le Poilu glorifié par cet autre Anglais, Bert Thomas, héros tombé qu'une douce France tendrement penchée sur lui va couvrir des plis du drapeau alors qu'une victoire armée et casquée lui apporte la couronne de lauriers.

Pour rendre hommage à nos héros, nos humoristes sauront se plier à toutes les nuances du sentiment; telles ces deux esquisses d'Hermann-Paul si poignantes dans leur simplicité: « Chut, mes enfants, pas tant de bruit, on se bat à Verdun!... » et cette autre mère berçant son enfant dans les ruines, alors qu'un Poilu monte la garde: « Ne crains rien, mon petit, tu vois bien qu'il n'a pas peur, lui! »

Voici dans sa vérité humoristique que souligne le réalisme du dessin, deux Poilus, deux vrais, de ceux qu'on croise à la relève, paquets de boue et de vêtements, musettes gonflées, dos en boule, casque tiré jusque sur les yeux, nez rougi par le froid, figures résolues dont l'expression tenace dit toute l'importance de la discussion: « T'en as tué plus que moi??? T'en as tué plus que moi??? C'est pas possible que t'en as tué plus que moi!!! »

Ceci se passe dans un coin de tranchée; mais il faut « voir » pour saisir toute la saveur du dialogue.

Nous aurons aussi la série des coqs triomphants lançant leur joyeux cocoricos, celle des France héroïques, le glaive à la main, saisissant à la gorge le loup allemand et s'écriant: « On ne passe pas! » ou encore: « La tâche est rude, mais j'en ai vu bien de l'autre! des France resplendissantes de force et de courage au-dessous desquelles les Anglais écriront: La *Belle France* défilant glorieusement l'ennemi et excitant l'admiration du monde civilisé!

Nous aurons également l'allégorie du mur, rempart de Verdun, contre lequel le Boche s'élançait et se brise la tête, moins que, de son casque pointu, il n'arrive à trouser la muraille; mais, de l'autre côté, guettait le Français qui, dans ses puissantes tenailles, saisit la tête de l'intrus. Cela est intitulé: « Ein...zwei...et trois! »

Finalement, pour mieux lui rendre les honneurs, les caricaturistes feront appel aux illustres devanciers du Poilu, grognards et grenadiers de l'Empire, qui viendront lui serrer la main avec les mots de passe: « Marengo, Austerlitz, Wagram », auquel le soldat de 1915 répondra: « Verdun », ou qui exhaleront leur admiration dans cette boutade: « Vous allez nous rendre jaloux, les gosses! Il ne parle plus que de vous là-bas! » C'est encore Napoléon qui viendra féliciter Joffre et Lazare Carnot ou qui, tendant la main à cet autre « organisateur de la Victoire », le saluera d'un: « Bravo, Briand! je n'aurais pas fait mieux... »

Toutefois remarquons qu'en dehors de cette dernière composition, l'imagerie de guerre en France reste strictement anonyme à l'égard des personnalités en vue. La France, pour nos dessinateurs, du haut en bas de l'échelle sociale, c'est le « Poilu ». Les quelques Joffre qu'on pourra apercevoir de-ci de-là, tantôt tenant suspendu au bout de son glaive un kronprinz lilliputien et tantôt plongeant dans le pot-au-feu de la revanche ce triste poulet maigre inutilement décoré de la croix de fer, proviennent tous de crayons étrangers et, en particulier, des illustrés de Barcelone, peut-être en raison des origines catalanes du grand chef.

Extrait de l'article "*Verdun et la Caricature*", signé par Marguerite Regnaud et paru dans l'hebdomadaire "*La Renaissance*" du 15 septembre 1917 (pages 2942 et 2943).